

CINÉMA RUSSE ET SOVIÉTIQUE



Soyez les bienvenus ou entrée interdite aux étrangers

Elem Klimov / URSS / 1964 / VOSTF / 1h14 – Fiche réalisée par [Eugénie Zvonkine](#)

L'été bat son plein dans la colonie de vacances pour jeunes pionniers.

Mais un garçon ne cesse de déranger l'ordre établi. Lorsque Kostia Inotchkine va jouer avec les garçons du village, risquant ainsi d'attraper la coqueluche, le directeur de la colonie décide de le renvoyer chez lui.

Mais l'enfant ne l'entend pas de cette manière.



Elem Klimov est né le 9 juillet 1933 à Stalingrad. Il est évacué de la ville en 1942 avec sa famille. Après des études dans un institut d'aviation, il travaille à la radio, puis entre à l'Institut de cinéma de Moscou. Son premier long-métrage est la comédie *Soyez*

les bienvenus (1964) qui choque par son humour un peu trop corrosif. Le final est considéré comme une

moquerie ouverte de la politique agricole et des campagnes pour le maïs de Khroutchev. Sorti en 1965, après le départ du dirigeant, il devient immédiatement et pour longtemps un des films pour enfants les plus populaires d'Union soviétique. Le cinéaste connaîtra ensuite de nombreux déboires avec la censure soviétique au gré de films aussi difficiles et marquants que *Agonie* (1974) ou *Va et regarde* (1985). Au moment de la Perestroïka, il prend la tête de l'Union des cinéastes et se consacre au travail communautaire, mettant fin à sa carrière de réalisateur. Il décède en 2003.

**A PARTIR
DE 8 ANS**

Titre original

Dobro pozhalovat' ili postoronnim vhod zaprehtchen

Production

Mosfilm

Scénario

Semion Lounguine,
Ilya Noussinov

Image

Anatoli Kouznetsov,
Mikhaïl Koroptsov

Compositeur

Mikhaïl Tariverdiev

Interprétation

Evgeni Evstigneev, Viktor

Point de vue



Le titre annonce bien à quoi nous allons avoir affaire. Il est, en effet, contradictoire : deux panneaux nous disent à la fois « *bienvenue* » et « *entrée interdite* ». La première séquence nous laisse découvrir la colonie, paisible pendant que les enfants dorment encore, nettoyée par le personnel. Mais le spectateur remarque que l'espace déborde d'écriteaux en tous genres. Or, toutes ces affichettes scandent silencieusement des commandements que les héros du film vont ensuite scrupuleusement transgresser : « *Le pionnier est l'exemple même de la discipline !* », « *Les serres. Ne pas rentrer sans moniteur !* » et bien d'autres encore. L'enjeu principal du film est ainsi posé : il s'agit d'une critique pleine d'ironie de la culture logocentrique soviétique. Alors que les adultes lancent des mots sans penser à leurs conséquences, les enfants les comprennent littéralement. Ainsi lorsque la grand-mère emploie une expression imagée, et dit à Inotchkine qu'il va « *la tuer* », l'enfant imagine les funérailles. Le directeur clame que « *les enfants dirigent la colonie* », mais sans considérer qu'il doit pour autant leur accorder la moindre once de liberté.

Celui qui veut cette liberté va donc la payer cher. Lorsque Inotchkine est renvoyé de la colonie, un long travelling accompagne son départ, soulignant le geste d'exclusion dont il est victime. Mais cette exclusion n'est rien à côté de celle, bien réelle, à laquelle procède le cinéaste envers la petite rapporteuse. On ne voit tout au long du film que ses pieds. Et lorsqu'elle est découverte, elle n'apparaît à l'image qu'une fois plongée dans la boue, ses traits devenant alors indiscernables. Elle est clairement l'unique personnage que le cinéaste refuse de sauver.

Les enfants ne sont pas dupes, ils jouent et se jouent de ce logocentrisme qui tient les adultes. Ainsi, lorsqu'il imagine comment vont se dérouler les événements (lors du décès de sa grand-mère et de la transfusion sanguine au directeur), Inotchkine annonce sur un ton lassé en voix off ce que les personnages vont dire ensuite. Chaque réplique ainsi dédoublée est donc instantanément ridiculisée. L'un des petits garçons qui prétend avoir la fièvre déclame « avec intonation » un vers de Pouchkine à une infirmière affolée. Lorsque la monitrice Valia demande aux enfants d'aller chercher quelqu'un pour ouvrir le caisson où se cache le héros,

les excuses toutes prêtes fusent.

La structure du film a un élément commun avec les comédies soviétiques les plus populaires. Dans *Volga-Volga* (1938) de Grigori Aleksandrov ou *La Nuit de carnaval* (1956) d'Eldar Riazanov, un personnage négatif aux mœurs rétrogrades empêche tous les autres de s'amuser et de faire les choses comme ils jugent bon. Aleksandrov considérait d'ailleurs que cette structure était le propre de la comédie soviétique où, contrairement à la comédie occidentale, il n'y a qu'un seul personnage négatif, alors que les personnages positifs sont foule. Ici, celui qui empêche de tourner en rond est le directeur de la colonie et, en effet, enfants et adultes finissent par se liguier pour lui donner une leçon. Une de ses répliques révèle que l'on nous parle de politique. Alors qu'ils préparent le défilé costumé pour la visite parentale, la monitrice Valia dit que l'instruction qu'ils essaient de lire est trop vieille et que les mots se sont effacés. A quoi le directeur rétorque fermement : « *L'instruction est vieille, mais personne ne l'a encore abrogée, que je sache !* » Contrairement aux films cités plus haut, Klimov offre à ce personnage son court moment tragique. Alors que tout le monde quitte la colonie pour une baignade, lui, ridiculisé, reste seul et prononce un monologue douloureux sur le fait qu'il « *voulait faire au mieux* ». Il devient alors évident qu'à travers lui, le cinéaste regarde toute une génération, dépassée par les changements politiques du Dégel, mais qui ne sont pas pour autant de mauvaises personnes.

Au fond, ce que le film semble dire, c'est que si l'on s'adressait aux enfants simplement, sans tournures emphatiques, ni impératifs, les choses se passeraient bien mieux. Rappelons-nous du gag récurrent du film : un garçon à l'air un peu bêta (avec un chiffre 13 écrit sur son vêtement) surgit un peu partout et demande : « Les gars, qu'est-ce que vous faites, hein ? ». Tous les enfants l'envoient promener d'un commun accord répétitif et drolatique. Mais à la fin du film, alors que le héros et sa grand-mère viennent de sauter magiquement par-dessus la rivière, le garçon réapparaît et repose sa question. La grand-mère lui répond en toute simplicité : « *Nous sautons par-dessus la rivière.* » Le bêta s'exclame alors qu'il comprend et saute lui aussi magiquement dans les airs !

Pistes pédagogiques

Le film dans le film

Durant la séance de cinéma au cours de laquelle Inotchkine est talonné par le directeur de la colonie, c'est bien *Fanfan la Tulipe* (1952) de Christian-Jacque avec Gérard Philippe que regardent les enfants. Il s'agit d'un véritable film culte pour les enfants de cette époque. Les adultes se souviennent encore aujourd'hui qu'on les forçait systématiquement à fermer les yeux durant certains passages du film.

La tradition du cinéma comique

Dans le film plusieurs références sont faites par Klimov à la tradition comique dont il hérite. Certains effets comiques sont ainsi obtenus par des cartons qui viennent résumer une situation ou encore par l'accélération du mouvement des personnages, procédés qui rappellent les films muets. Enfin, comme dans *Carrousel* de Mikhaïl Kobakhidze, où un coup de poing sur une figure était accompagné d'un son de verre brisé, ici le cri de panique de l'infirmière en chef sonne directement comme une sirène.